

Silence et exaltation

Denise Desautels, *Tombeau de Lou*, Montréal, le Noroît, 2000, 136 p., 19,95 \$.

Renaud Longchamps, *Silences et quelques éclats*, Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, 2000, 64 p., 14,95 \$

Tony Tremblay, *Des receleurs*, Montréal, l'Hexagone, 2001, 64 p., 13,95 \$.

Jocelyne Felx

Numéro 103, automne 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37932ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Felx, J. (2001). Compte rendu de [Silence et exaltation / Denise Desautels, *Tombeau de Lou*, Montréal, le Noroît, 2000, 136 p., 19,95 \$. / Renaud Longchamps, *Silences et quelques éclats*, Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, 2000, 64 p., 14,95 \$ / Tony Tremblay, *Des receleurs*, Montréal, l'Hexagone, 2001, 64 p., 13,95 \$.] *Lettres québécoises*, (103), 40–41.

Denise Desautels, *Tombeau de Lou*, Montréal, le Noroît, 2000, 136 p., 19,95 \$.

Renaud Longchamps, *Silences et quelques éclats*, Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, 2000, 64 p., 14,95 \$.

Tony Tremblay, *Des receleurs*, Montréal, l'Hexagone, 2001, 64 p., 13,95 \$.

Silence et exaltation

Ce dont on ne peut parler, l'art peut en faire un poème.

POÉSIE
Jocelyne Felix

EXISTE-T-IL DES MOTS ÉCONOMES au point de privilégier l'attitude de ce qui se tait au détriment de la posture qui s'exalte ? Les mots de la poésie, sans doute, suscitant leurs silences exaltés et leurs exaltations silencieuses.

Pas de deux rompus

Nous pourrions comparer l'univers poétique de Denise Desautels à ces films aux longs plans séquences qui explorent le climat intime du moi. L'obsession mémorielle y gagne en subtilité. Habile jongleuse de silences malgré une prolixité apparente, cette poète exploite superbement l'art de l'euphémisme et de l'ellipse. Le drame sous-jacent de la mort y est rendu avec une grâce si naturelle qu'on s'étonne de la discrétion de la science mise à l'élaborer tant tout tombe en place sans ostentation. L'infrastructure, entre-mêlant notes autobiographiques et commentaires autour de travaux d'artistes en arts visuels, devient, *a contrario*, une œuvre accomplie d'une homogénéité parfaite. Le côté cérémonial de la facture des livres de Desautels et leur mise en pages qui fait fi des schémas habituels ajoutent au charme. Une émotion vitale, vibrante et toujours vivante nous capte.

Tombeau de Lou ne déroge pas à cette manière, mais resserre le propos autour du récit de la mort de Lou. Depuis *Comme miroirs en feuilles* (1975), la mort confronte l'auteure à sa vérité. Le souvenir de la mort du père et de l'enfance orpheline est rejoué à travers le filtre poético-tragique de la voix desautelsienne. Ce passé qui ne veut pas passer devient matrice de l'expansion mimétique et une des forces visibles de la signifiante. La rupture (à cause de la mort) du couple père-mère se dissimule sous des masques descriptifs variés. *Tombeau de Lou* ne contredit pas ce schème. Ainsi, le livre jongle avec la mort et l'amitié sous l'angle du pas de deux. Desautels y installe un microcontexte affectif constitué de serremments amoureux, de cajoleries, de baisers, de douceurs, d'attitudes corporelles et, timidement esquissées, de mésententes. Nous étonnent, çà et là, l'ambiguïté du lien entre les amies, au seuil de l'érotisation, et leur gémellité symbolique, petites filles « si semblables dans leur tragédie » (p. 126), chacune vivant le deuil du père. Une sélection de photos de l'artiste Alain Laframboise s'inscrit discrètement comme composante métaphorique du récit. Curieusement, la très belle photographie reproduite



Denise Desautels

en quatrième de couverture, et dont un détail orne la couverture du livre, participe à la signification du recueil et en constitue, peut-être, l'apothéose. Ici, grâce au symbolisme des couleurs des chapeaux des deux poupées de porcelaine, le rouge (couleur de vie) de la morte, et le blanc (couleur de passage) de la survivante, la poète suggère la réversibilité de la mort par laquelle la morte vit tandis que l'endeuillée se sent mourir.

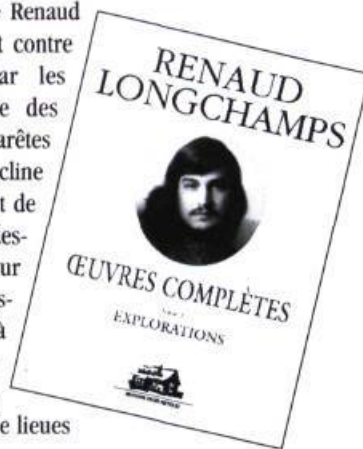
Le livre fonctionnera donc comme une hyperbole du déchirement originel pour ce qui est des structures stylistiques. Un crescendo s'observera d'un chapitre à l'autre, des premiers signes de la maladie jusqu'à ce que la morte devienne « mon papillon », expression de tendresse très touchante et image topique de l'âme. Ainsi, le couple brisé des amies répète la rupture père-mère, la transpose et l'étend, et l'image du souvenir de l'enfance orpheline, chargée d'un mystérieux potentiel affectif, plane sur les amies que la mort vient de séparer.

À l'encontre d'autres œuvres de la poète, le détour par les objets de culture devient accessoire dans *Tombeau de Lou*. Ce faisant, la régularisation des pulsions et de l'affect y est plus directe et impulsive, et la révolte contre la mort (le venin, la noyade, le couperet, le fouet, etc.), à fleur de peau. La manière de Desautels y perd parfois de son sel. Quoi qu'il en soit, le livre, très beau, constitue, de façon très condensée et très intense, une réflexion sur la perte d'un proche qui dépasse l'anecdotique.

Silences environnants et planétaires

À partir des grandes ères géologiques, *Silences et quelques éclats* projette la présence environnante de l'aventure humaine perdue au sein des galaxies silencieuses. La poésie de Renaud Longchamps, engagée dans l'effort contre l'aplatissement de l'homme par les courants sensualiste et intimiste des années quatre-vingt, joue avec les arêtes des mots tracés à l'équerre. Plus encline à l'esprit de géométrie qu'à l'esprit de finesse, l'écriture, pourtant incandescente, témoigne d'une grande pudeur devant le sentiment. La poésie pessimiste de Longchamps n'est pas, à première lecture, enfermée dans son *je-je*, mais affrontée au monde entier. Ses poèmes se situent à mille lieues de toute image d'Épinal.

Silences et quelques éclats médite le pur silence de l'univers pascalien d'il y a près de quatre siècles auquel il oppose la pureté du silence humain. À l'encontre du philosophe et savant du XVII^e siècle, Longchamps ne nous propose aucun pari religieux. Vivants et mobiles, ses poèmes témoignent de



la passion qui unit intérieurement l'existant à une vérité issue d'une « réalité sans credo » (p. 31). Nourrie de connaissances scientifiques, cette poésie exalte l'homme dans son affrontement à la solitude fondamentale. Du côté de la parole ou de « l'espace circonstanciel » (p. 24), la communion de l'homme avec la matière y est empoisonnée et suicidaire. Seuls l'amour et le silence résistent, encore que d'une qualité bien particulière. En effet, le chant amoureux, beau, sexué, animal, et miroir de l'énergie humaine, ne réussit pas à racheter l'état de dévastation et le lieu du désespoir : « Nous brûlons pour la dérisoire étreinte. » (p. 44) Par ailleurs, si le silence relève de l'abandon et de la confiance, c'est à l'anxiété et à la crainte de l'avenir, maladies de l'avoir liées à la matière, qu'appartient surtout cette poésie. Cela étant, il n'y a pas dans la poésie matérialiste de Longchamps cette patience, ce renoncement à la peur devant ce qui dans le monde peut naître du hasard mystérieux. D'où cet « énervement », cette agitation à vivre le « cosmos entre [les] os » (p. 13).

De livre en livre, la manière absolue de Longchamps, toujours reconnaissable, se renouvelle-t-elle ? Dans ce dernier livre, le regard de Longchamps se fait plus bouleversant, sachant mieux se dépouiller de l'opacité égocentrique, de l'encombrement et de cet écran que l'on est pour soi dans la solitude. La langue de plus en plus épurée remise ses armes et ose, qui l'eût cru, un peu d'ampleur dans le lyrisme. L'écriture au ton haletant, passionné, le vers abrupt, les thèmes du sang, de l'animal, du coït et de la caresse, semblent donner l'illusion de l'essor contre l'inertie. Or, cela s'avère une plénitude morte, puisque travaillée par l'impuissance, par l'existentialisme. Le poète s'adosse à un refus, s'enveloppe sur un repli, une crispation du moi, un *moi-je* et un *je-tu* émis sur l'axe de la revendication et de la possessivité déçue. Longchamps accumule des savoirs, des sensations et du vouloir-vivre tout en tentant d'échapper aux situations dernières (mort, souffrance, combat, faute) et à une sourde inquiétude, ne détachant pas son regard de la totale dépossession.

Décibels et société philistine

L'heure est toujours aux « mots mitraille » et à la « cadence militaire » (p. 41) pour certains jeunes poètes dont la plupart sont issus de la défunte revue *Gaz Moutarde*. Adeptes d'une littérature de combat, pour Mario Cholette, Jean-Sébastien Huot, Éric Roberge, Stéphane Despatie, Yves Gosselin, Yves Roy et Fredric Gary Comeau, entre autres, les mots sont des scalpels sanglants sur la page blanche. Ces poètes voient le monde comme un champ de forces où il leur est impossible de trouver leur place et leur sens, où il leur est difficile d'éprouver des sentiments vrais et de sentir leur propre réalité et celle des autres. La poésie de Tony Tremblay appartient à ce courant *hard* de la poésie masculine qui doit peu ou prou à la poésie féminine, contrairement aux poètes de la génération précédente. À l'encontre du thème urbain des poètes conviviaux des années quatre-vingt, les poètes des années quatre-vingt-dix témoignent d'une ville moderne aliénante, sinon violente. Malheureusement, ceux-ci risquent de tomber dans le domaine des idées récupérées, aseptisées et contrôlées par la société dans laquelle nous vivons.

Tony Tremblay dans *Des receleurs*, loin de côtoyer les nuages et de se détacher de ce qui grouille, nous remet donc sur le bitume. La partie éponyme ouvrant le recueil est suivie des parties titrées « Braquage » et « Vol qualifié ». Le dépouillement, la perte, la dépossession puisent leurs mots dans le lexique de la petite criminalité et dans celui du commerce. Ils témoignent d'une hostilité à la civilisation commerciale capitaliste. Contre une conception toute sage et presque bourgeoise de la mesure, à travers

l'embrouillement des reflets, parmi les échos indémêlables, cette poésie aux débordements de sentiments puissants nous menace d'une perte de sens comme les aspects de la société qui l'inspirent et qui volent la valeur de l'idéal de douceur, de fraternité. Le poète, homme de chair, de vie, de cruauté, outre sa vie délinquante reconnue par le dehors des faits, est aussi receleur, menteur, conspirateur, cascadeur, mercenaire, quelque chose d'inférieur, de rimbaldien et de véritablement maudit en ces temps dépossédés de la force de vie et de l'idéal d'authenticité. L'amoureuse lui insuffle de beaux vers d'abandon qui font oublier certains tics langagiers et le foinnement des pistes de lecture.

Jadis, l'art contenait en lui-même un pouvoir de critique sociale ; celui-ci a disparu avec la diminution de la distance entre le quotidien et l'art. D'évidence, nos jeunes poètes y reviennent. Mais nous attendons encore de ces aventuriers de l'écriture une œuvre aussi juste que celle de Gilbert Langevin dont la parole et la pensée nous devancent encore.



Tony Tremblay

Écrire, lire, dire depuis 40 ans



Ateliers - automne 2001

Paroles de chanson - 21, 22 et 23 septembre

Nouvelle et Novella II - 4, 11, 25 octobre
et 1er novembre

L'art de conter - 29 septembre et 6 octobre

Scénarisation - 13 et 20 octobre

La vie en poésie - 17, 24, 31 octobre et 7 novembre

Le plaisir d'écrire - 27 et 28 octobre

Écrire ses mémoires - 10 et 17 novembre

Écrire, pourquoi pas ? - 18 novembre

Attention, imagination au travail ! - 22, 29 novembre
et 6, 13 décembre

La vie comme fiction - 24 et 25 novembre

Il était une fois... le conte - 1er et 8 décembre

Soirées littéraires
Rencontres d'auteurs
Concours littéraires

Téléphone : (514) 252-3033

Télécopie : (514) 251-8038